



La prudence et l'amitié. Politique et imaginaire urbains au miroir de la correspondance erfortoise.

Morwenna Coquelin

► To cite this version:

Morwenna Coquelin. La prudence et l'amitié. Politique et imaginaire urbains au miroir de la correspondance erfortoise.. La formule au Moyen Âge II / Formulas in Medieval Culture II., 2015. halshs-01846064

HAL Id: halshs-01846064

<https://shs.hal.science/halshs-01846064>

Submitted on 20 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La prudence et l'amitié. Politique et imaginaire urbains au miroir de la correspondance erfurtoise

Morwenna Coquelin
EHESS – Université de Bourgogne

The letters sent by the city of Erfurt to other city councils, at the end of the 15th century and the very beginning of the 16th century, used codified forms of address which showed off the ideal qualities that a city was meant to have and expressed the common friendship that existed between German cities. Forming a city's essence, this friendship implied qualities such as wisdom and caution, qualities which ensured good governance. However this urban world was heterogeneous : variations in the forms of address rendered explicit the organization of the network as a hierarchical system as well as positioned Erfurt within it. These forms of address distinguished several groups of partners to which Erfurt presented itself, in turn recognizing Erfurt, as one of the major cities in the Holy Roman Empire. Language was a way of building an efficient political network, and of compensating for the distance between cities. The process of writing the letters, as well as the letters themselves, helped to promote Erfurt's political position, a position constructed as much through written representations as through actual power.

Les échanges bénéficient d'un intérêt accru de la part des historiens depuis plusieurs années¹, particulièrement en Allemagne où l'historiographie s'appuie notamment sur les travaux de Jürgen Habermas, et l'analyse d'un espace public, pour comprendre les formes de la communication médiévale². Cette étude de la diplomatie médiévale se fait cependant essentiellement au niveau des États et des cours. Or il paraît difficile, dans le cas de l'Empire, de se passer des villes, qui constituent un ensemble quantitativement et qualitativement important : elles sont notamment présentes aux diètes, agissent pour le maintien de la paix territoriale, et forment l'un des états de l'Empire (*Reichsstände*) constitués après 1495.

Elles participent donc ainsi pleinement de la politique impériale et, partant, d'une diplomatie que l'on observe aussi au niveau inter-urbain. Les villes tiennent ainsi une active correspondance, malheureusement peu éditée, et qui, de plus, fut longtemps étudiée avant tout pour les informations qu'elle pouvait contenir et non pour la compréhension d'un système politique urbain, encore moins pour la mise au jour des pratiques de communication : les villes allemandes restent encore largement à l'écart des études sur la communication et la politique extérieure³.

¹ Essentiellement SHMESP, *La circulation des nouvelles au Moyen Âge*, Paris, 1994, pour l'historiographie en français ; en allemand, notamment W. BEHRINGER, « Bausteine für eine Geschichte der Kommunikation », *Zeitschrift für historische Forschung*, 21, 1994, p. 92-112 ; D. BERG, M. KINTZINGER, P. MONNET (éd.), *Auswärtige Politik und internationale Beziehungen im Mittelalter (13. bis 16. Jh.)*, Bochum, 2002 ; H.-D. HEIMANN (éd.), *Kommunikationspraxis und Korrespondenzwesen im Mittelalter und in der Renaissance*, Paderborn, 1998 ; Chr. LUTTER, *Politische Kommunikation an der Wende vom Mittelalter zur Neuzeit*, Munich, 1998.

² Entre autre dans G. ALTHOFF (éd.), *Formen und Funktionen öffentlicher Kommunikation im Mittelalter*, Stuttgart, 2001 ; W. FRIJHOFF, « Communication et vie quotidienne à la fin du Moyen Age et l'époque moderne : réflexions de théorie et de méthode », in H. HUNDSBICHLER (éd.), *Kommunikation und Alltag in Spätmittelalter und früher Neuzeit*, Vienne, 1992, p. 9-37.

³ Au contraire des villes italiennes. On peut néanmoins citer L. BUCHHOLZER-REMY, *Une ville en ses réseaux : Nuremberg à la fin du Moyen Age*, Paris, 2006 ; P. HESSE et M. ROTHMAN, « Zwischen Diplomatie und Diplomatie. Städtischer Briefbücher als serielle Schlüsselzeugnisse städtischer Kommunikation im

Par ailleurs, la communication pratiquée par les villes renseigne aussi sur les représentations de ces villes quant à leur place dans l'Empire et leur identité urbaine. En effet la cité se met en scène dans les actes de communication et manifeste sa singularité, notamment par les formules qui désignent la ville ou ses partenaires. Les formules d'adresse en particulier permettent de créer des relations entre partenaires et de refléter la qualité, la nature et le degré de la relation, comme le montre la sociolinguistique moderne⁴. Elles manifestent l'égalité ou non des correspondants, mais aussi les représentations convoquées pour penser la relation (politique ou non) ; elles donnent à voir un imaginaire urbain. Mais elles ont aussi une force sociale créatrice en actualisant à chaque lettre la relation et sa nature, et en organisant la position relative de chacun au sein du réseau des correspondants. L'envoi de lettres est alors au croisement des échanges sociaux et du champ politique, ainsi que de la diplomatie puisque la mise en forme de la lettre obéit à des codes précis rappelés dans les traités médiévaux d'*ars dictaminis*⁵. Aucun n'est conservé aux Archives municipales d'Erfurt mais le genre était florissant et insistait sur la nécessité de parler à chacun selon son rang et de composer les missives selon des étapes claires, adresse et salutation, exposé des motifs, demande, salutation finale, date, et sceau – qui se systématise dans la correspondance erfortoise à partir de 1483. Les formules constituent donc un élément fixe dans les lettres. L'adresse en particulier apparaît dans la salutation puis est répétée dans le cours de la lettre. Mais le latin « *formula* » a beau désigner une règle, un élément fixe, on peut aussi interroger la tension entre immuabilité et variabilité, dans l'espace et dans le temps, de ces formules, considérées comme objet de l'analyse et comme sources : le discours est un point d'entrée vers une réalité sociale et politique, celle du réseau de correspondance au centre duquel se trouve Erfurt. La formule épistolaire, tout en respectant certains codes garants de la bonne politesse et de l'efficacité de la lettre, est aussi un espace de jeu des relations sociales où se donne à voir un monde urbain.

Dans ce monde, Erfurt occupe une place singulière : ce n'est pas une ville d'Empire, mais pourtant elle a pu développer au cours du Moyen Âge une capacité politique autonome

Spätmittelalter. Die Kölner Briefbücher von 1418 bis 1424. Ein Werkstattbericht », *Geschichte in Köln*, 52, 2005, p. 69-88.

⁴ F. BRAUN, *Terms of Address : Problems of Patterns and Usages in Various Languages and Cultures*, Berlin-New York-Amsterdam, 1988, cité par G. CONSTABLE, « The Abstraction of Personal Qualities in the Middle Ages », in P. von MOOS (éd.), *Unverwechselbarkeit. Persönliche Identität und Identifikation in der vormodernen Gesellschaft*, Cologne, p. 99-122, ici p. 100.

⁵ M. CAMARGO, *Ars dictaminis, ars dictandi*, Turnhout, 1991 ; G. CONSTABLE, *Letters and Letter-collections*, Turnhout, 1976 ; H. HOFFMANN, « Zur mittelalterlichen Brieftechnik », in K. REPGEN et S. SKALWEIT (éd.), *Spiegel der Geschichte : Festgabe für Max Braubach*, Münster, 1964, p. 141-170 ; J. LECLERCQ, « Le genre épistolaire au Moyen Âge », *Revue du Moyen Âge latin*, 2, 1946, p. 63-70 ; G. STEINHAUSEN, *Geschichte des deutschen Briefes*, 1889-1891.

importante. Le conseil de ville, en place au XIII^e siècle⁶, obtient la concession de nombreux droits par son seigneur, l'archevêque de Mayence. Associé à un territoire très vaste et riche⁷, cela lui assure une place importante sur les plans économique, démographique, mais aussi politique, puisqu'elle participe à plusieurs reprises aux diètes impériales, intègre brièvement la Hanse au milieu du XV^e siècle, et passe des traités d'assistance avec les princes du bassin thuringien⁸. Sa correspondance est conservée de façon fractionnée à partir de 1427, dans deux séries dont l'une rassemble les lettres aux princes⁹ et l'autre les lettres aux villes et officiers urbains¹⁰. Cette seconde série n'est pas très riche pour le Moyen Âge puisqu'elle ne commence qu'en 1472, mais elle permet d'observer la correspondance lors d'une période de difficultés pour la ville, tant extérieures qu'intérieures : un grand incendie en 1472, les évêquats de Diether d'Isenbourg (1475-1482), Adalbert de Saxe (1482-1484) et Berthold d'Henneberg (1484-1504) qui tentent de limiter les droits concédés à la ville, les volontés d'expansion des ducs de Saxe, qui conduisent à des affrontements armés en 1482 et à la défaite de la ville. Ce déclin politique s'accompagne de difficultés financières qui entraînent une révolte en 1509-1510. On se limitera en outre à cette seconde série, complétée par les lettres reçues à Erfurt au long du XV^e siècle¹¹, puisqu'elle renferme les lettres au conseils de ville qui nous occuperont seules ici de façon à observer les variations de la formules au sein d'un ensemble cohérent et entre partenaires de même nature, des conseils de ville assemblés autour de leurs bourgmestres. Au contraire, les lettres adressées aux officiers seigneuriaux le sont plus au pouvoir princier qu'au pouvoir urbain¹², et donc à un pouvoir extérieur : ces partenaires peuvent être intégrés au réseau mais ils le sont sur un autre plan. Et lorsque le conseil écrit à ses officiers, il n'écrit pas à un autre : c'est une correspondance interne envers un subalterne. On a donc une triple forme de la correspondance impliquant des villes : aux

⁶ S. WOLF, *Erfurt im 13. Jh.: städtische Gesellschaft zwischen mainzer Erzbischof, Adel und Reich*, Cologne, 2005.

⁷ Il compte une petite centaine de villages et une ville ; on estime qu'au moment de sa plus grande extension vers 1470, il couvre environ 610 km². A titre de comparaison, Mühlhausen, ville libre de Thuringe, possède dix-neuf villages, et le territoire d'Erfurt peut rivaliser avec celui de Nuremberg à la même époque. G. OERTEL, « Das ehemalige erfurtische Gebiet », *Mitteilungen des Vereins für Geschichte und Altertumskunde von Erfurt*, 24-2 (1903), p. 161-190 ; T. SCOTT, « The City-State in the German Speaking Lands », in Chr. OCKER *et al.* (éd.), *Politics and Reformation. Essays in Honor of Thomas A. Brady Jr.*, Leyden, 2007, p. 3-65, ici p. 25-30.

⁸ Sur l'histoire d'Erfurt : C. BEYER et J. BIEREYE, *Geschichte der Stadt Erfurt von der ältesten bis auf die neueste Zeit*, t. 1, Erfurt, 1935 ; W. GUTSCHE (éd.), *Geschichte der Stadt Erfurt*, Weimar, 1989² ; U. WEISS (éd.), *Erfurt 742-1992 : Stadtgeschichte, Universitätsgeschichte*, Weimar, 1992, *Id.* (éd.), *Erfurt : Geschichte und Gegenwart*, Weimar, 1995.

⁹ *Libri dominorum*, Stadtarchiv Erfurt, 1-1/XXI/1a-1a, t. 1, 1427-1430, t. 2, 1434-1438, t. 3, 1448-1456 ; 1-1/XXI/1a-1b, t. 1, 1475-1482, t. 2, 1483-1487, t. 3, 1488-1500. Toutes les archives citées sont conservées aux Archives municipales d'Erfurt.

¹⁰ *Libri communium*, 1-1/XXI/1b-1b, t. 1, 1472-1480, t. 2, 1483-1487, t. 3, 1501-1506, t. 4, 1509-1511.

¹¹ 1-1/Ia-11, trois tomes, lettres du XV^e siècle.

¹² Les lettres ne sont d'ailleurs que rarement envoyées aux deux pouvoirs ensemble.

conseils, aux officiers seigneuriaux, à une ville dépendante, dont on n'analysera que la forme impliquant des villes en tant qu'elles agissent sans l'intervention d'un pouvoir extérieur, et seulement par le biais du conseil dans lequel elles s'incarnent juridiquement. Les lettres aux princes, à leurs officiers (écoutête, capitaine, avoué, juge), ou aux propres officiers d'Erfurt dans son territoire, ne seront convoquées qu'à titre de comparaison, de façon à tenter de dégager une spécificité de la correspondance urbaine, d'après les termes utilisés et les valeurs promues par les formules d'adresse, et d'après ce qu'elles montrent de la forme et du fonctionnement du réseau. Que dévoile cette rhétorique épistolaire de la culture urbaine et de la représentation des villes entre elles, pour elles, et par elles-mêmes ? Comment organise-t-elle la communauté des villes à qui Erfurt écrit ?

1 – Ecrire aux villes, écrire la ville. Les représentations de l'urbain dans les formules de salutations

Très encadrée par les recueils de modèles épistolaires, la formulation des lettres mobilise un vocabulaire assez limité qui distingue clairement la correspondance entre ville et la correspondance avec un seigneur, bien plus que ne le font les motifs de la correspondance. Il est certes rare que les villes s'attaquent entre elles, et les pillages restent du domaine des chevaliers locaux, en particulier les vassaux du duc de Saxe. Mais l'essentiel de la correspondance du conseil d'Erfurt vise à défendre les droits de ses bourgeois dans des affaires les opposants à des bourgeois extérieurs, relevant d'une autre ville ou d'une seigneurie. Le contenu des lettres est donc très souvent semblable, que le destinataire en soit une ville ou un prince ; au contraire, les formules de salutation reposent sur des rhétoriques bien distinctes.

Une identité collective

La première particularité de l'écriture aux villes est visible dans l'énonciation de ces missives qui ne s'adressent pas à un individu, mais à un groupe représentant la commune (« *Gemeinde* »). Cette correspondance implique un collectif, qui se voit dans l'usage des pronoms. On lit ainsi le « nous » du conseil écrivant, parfois explicité comme « *wir Ratismeitere unde Rad der stad Erfforte* » (nous bourgmestre et conseil de la ville d'Erfurt)¹³. Le conseil apparaît parfois à d'autres moments de la lettre, en particulier dans l'exposé des motifs : un bourgeois est venu « devant nous », « s'est plaint auprès de nous », « nous a

¹³ Ici dans une lettre à Monikendam (Hollande), 1428, 1-1/XXI/1a-1a, t. 1, f. 42. Toutes les traductions sont de l'auteur.

raconté » ; le nous est parfois développé : « nous assemblés en conseil », « nous le conseil siégeant »¹⁴. Et en regard on lit le « vous » du conseil destinataire, qui est certes grammaticalement le même que le vous de politesse (« *ihr* ») mais qui est investi des deux dimensions dans les lettres aux villes. L'adresse, en effet, est toujours au pluriel (« *unser frunde* », nos amis). Les lettres qui sont envoyées à un autre groupe (des capitaines des forteresses erfortoises, d'officiers seigneuriaux du duc de Saxe, ou de plusieurs nobles), ne revêtent jamais ce caractère collectif : la lettre est envoyée en plusieurs exemplaires, mais à chaque fois adressée à un seul individu¹⁵ – alors que la lettre à la ville est envoyée en un seul exemplaire, mais à plusieurs, qui, en groupe, forment la personnalité juridique de la ville¹⁶, qui est mise en évidence par l'adresse de la lettre. Cette adresse est redoublée dans les volumes puisqu'on la trouve dans la lettre elle-même¹⁷, en allemand, et dans la rubrique, en latin. Chaque lettre est en effet précédée du nom et de la titulature du destinataire, et pour les villes, il s'agit bien des conseillers (« *consules* »)¹⁸. L'équivalent dans les lettres introduit le champ lexical de l'amitié : on y parle ainsi des « *Ratisfrunde* » (les amis du conseil). Le groupe des bourgeois obtenant la création d'une commune à Erfurt se désigne d'ailleurs comme les « *Gefrunden* » (Amis) et l'on continue à appeler ainsi ces familles, membres du conseil, tout au long du Moyen Âge¹⁹. Dans les lettres, le terme s'applique également aux anciens membres du conseil, et aux patriciens, alors que l'homme simplement investi d'une mission par le conseil n'est qu'un messenger ou envoyé²⁰, c'est-à-dire un officier gagé, comme on le voit dans les comptes de la ville qui, bien que très lacunaires, montrent un petit pan de l'organisation de la messagerie urbaine avec la mention des sommes versées pour les ambassades à pieds ou à cheval²¹. Le terme d'ami désigne ainsi spécifiquement le bourgeois membre (ou ancien membre) du conseil : l'amitié n'est pas seulement celle des conseils de ville entre eux, mais elle lie aussi les conseillers de chaque conseil. C'est cette amitié d'abord

¹⁴ Le conseil siégeant est le cinquième du Sénat en charge des affaires urbaines pour l'année.

¹⁵ Cela apparaît de plusieurs façons dans les registres : la rubrique indique plusieurs destinataires, mais la lettre écrit à un singulier ; ou bien la lettre est suivie de la mention « *eadem litteram ad...* » et du nom d'un (ou plusieurs) autre destinataire. On trouve parfois la mention « *mutatis mutandis* », qui montre que la lettre est individualisée et non envoyée de façon identique à un groupe.

¹⁶ La désignation collective est un écho de la conjuration initiale qui a formé la ville par la réunion de bourgeois égaux et solidaires.

¹⁷ Il s'agit de brouillons qui servent ensuite d'archives.

¹⁸ Sous la forme générique « *ad consules in* », le nom de la ville étant donné en allemand. Les registres du début du XVI^e siècle sont parfois rubriqués en allemand.

¹⁹ S. WOLF, *Erfurt im 13. Jh.*, op. cit.

²⁰ On trouve « *geschickt* » ou « *bote* » (parfois « assermenté » (« *unsern gesworenen bothen* »), comme dans une lettre de 1477 à Wernigerode, 1-1/XXI/1b-1b, t. 1, f. 326. Aujourd'hui en Saxe-Anhalt, la ville appartenait alors aux comtes de Stolberg.)

²¹ *Nebenrechnung*, 1483, 1-1/XXII/3-1, p. 52 ; *Nebenrechnung*, 1486, 1-1/XXII/3-1a, p. 61-61 ; *Hauptrechnung*, 1505, 1-1/XXII/2-1, f. 93-98. Le terme utilisé est « *botschaff* ».

locale qui permet l'élargissement de la communication sur la base de la reconnaissance mutuelle des conseils, grâce à une caractéristique partagée et essentialisée, comme participant d'une même nature. On passe ainsi de l'échelle de la commune à celle du semis urbain impérial : c'est le groupe dirigeant de la totalité du monde urbain qui est composé d'hommes entre eux amis.

L'amitié

Ce lien amical constitue le premier champ lexical propre à la correspondance entre villes. La désignation comme « amis » de ceux à qui on écrit permet, outre le sens politique du terme, de poser une relation interpersonnelle entre égaux, au contraire des termes utilisés envers les princes, ecclésiastiques ou laïques, qui rappellent la hiérarchie sociale²². Le terme d'amitié lui-même est cependant rarement utilisé : il apparaît par exemple dans une lettre de 1485 à Saalfeld²³. Ce sentiment est, dans le premier cas, encore renforcé et associé à de l'amour, qui n'est cependant pas spécifique aux villes puisqu'on lit aussi dans certaines lettres au duc de Saxe des protestations de service faites « pour vous par amour²⁴ ». Cependant l'amour indique simplement une disposition meilleure que la simple bonne volonté²⁵ ; au contraire dans la correspondance avec les villes la proximité est parfois essentialisée et utilisée comme une qualité abstraite valant titre pour le destinataire. On lit ainsi dans quelques rares lettres des adresses formées par un pronom personnel et le substantif : « *ewer liebe* » (votre amour) qui montre bien que l'essence de la ville est ce lien harmonieux entre partenaires égaux, et fait écho à la rhétorique de la paix, de la concorde et du bien commun mobilisée par les villes de façon générale dans l'Empire²⁶. L'amitié permet de souligner la nature de la relation, essentiellement différente de celle de la relation aux princes, qui sont eux appelés « *ewer gnade* » (votre grâce). Toutefois seules quelques villes privilégiées²⁷ reçoivent ce type d'adresses.

L'abstraction de l'amitié reste cependant peu fréquente et c'est plutôt l'adjectif qui permet de manifester cette qualité des villes la mieux partagée : « *freundlich* » est associé d'abord à la

²² Les princes sont ainsi appelés « *unser herr* », notre seigneur, après le rappel de leur titulature.

²³ « *und wu die fruntschafft nicht vorfuge Sich nach gewonheit unser stadt* » 1-1/XXI/1b-1b, t. 2, f. 170^v.

²⁴ « *fur uch zcu liebe* ».

²⁵ La formule se trouve surtout dans des lettres où Erfurt accorde une exception au duc.

²⁶ Par exemple dans une lettre à Mühlhausen de 1501 : « *hat sie* [Else Kutin, bourgeoise d'Erfurt] *uns umb furschrift an ew liebe gebeten* [...] *fruntlich bittende ew liebe wolle obgedachten ewen burger anhalten* » (elle nous a demandé [d'intervenir] à propos d'un écrit à votre amour [...] nous demandons amicalement que votre amour veuille retenir votre dit bourgeois), 1-1/XXI/1b-1b, t. 3, f. 14.

²⁷ En particulier Mühlhausen et Nordhausen, les principales partenaires politiques d'Erfurt, et Nuremberg. L'adresse souligne donc à la fois la proximité, réelle ou désirée, et la puissance de la ville qui la reçoit.

salutation présentée par la ville à son destinataire, puis à la demande présentée par la ville : « *unser freundliche Bitte* » (notre demande amicale), parfois sous forme adverbiale, « *bitten wir freundlich* » (nous demandons amicalement). Cette préférence pour l'adjectif est peut-être liée aux conseils que l'on trouve dans des formulaires du XIV^e siècle qui insistent sur le plus grand poids des adjectifs pour exprimer les qualités, en comparaison avec le nom abstrait de la même qualité²⁸. La prégnance de ce champ lexical qui caractérise toutes les étapes de la missive, de la salutation initiale à la prise de congé en passant par la sollicitation, s'exprime donc sous différentes formes grammaticales ; on peut cependant noter l'absence de variation au sein de la correspondance quant à l'aspect fondamental de l'amitié.

La désignation des correspondants selon des formes abstraites s'est rigidifiée au cours des XI^e et XII^e siècles et standardisée lors du XIII^e siècle. La correspondance du XV^e siècle en offre donc une version achevée et immuable, manifestant les différents états de l'Empire dans des qualités devenues essentielles. C'est au cours de la même période, XIII^e-XV^e siècle, que les villes se sont pleinement développées dans l'Empire et ont consolidé leur rôle politique. Le système discursif de la correspondance a intégré la rhétorique urbaine et pris un sens éminemment politique insistant sur l'entraide et la paix promues par les villes, mais renvoyant aussi à la nature particulière des villes comme communes. Le système urbain est ainsi présenté comme l'extension à un ensemble plus vaste du lien d'amitié unissant les conseillers d'une ville.

Service et réciprocité

C'est parce que la ville suppose l'amitié que l'on peut s'adresser à elle et espérer la résolution du conflit. Le deuxième champ lexical que l'on trouve dans les lettres est ainsi celui du service, demandé et offert, qui se rend entre bons amis.

Cette notion sert d'abord de salutation entre villes : la ville présente à ses destinataires son « *freundliche dinst* » (amical service). La fin des lettres est également une assurance des bons et zélés services d'Erfurt envers son destinataire. Au service s'associe ainsi la réciprocité : la lettre se clôt invariablement sur l'assurance offerte que la ville se tient prête à rendre la pareille à sa destinataire, et à se montrer, en somme, un bon ami. La lettre adopte ainsi une forme parfaitement close et circulaire, puisqu'au « *dinst* » initial répond un « *dinst* » final,

²⁸ G. Constable donne des exemples de traités du XIV^e siècle, qui ne justifient pas cette préférence mais insistent sur la force supérieure de l'adjectif ; « The Abstraction of Personal Qualities in the Middle Ages », *art. cit.*, p. 118.

cette fois-ci moins amical que zélé²⁹ et/ou plein de bonne volonté³⁰. Le premier est un salut liminaire permettant la reconnaissance des partenaires comme appartenant au même groupe (celui des amis) et affirmant les relations d'entraide qui unissent le groupe. Le service offert en fin de lettre constitue une forme de remerciement pour l'intervention de la ville, tenue pour acquise – ce n'est pas toujours le cas, mais beaucoup moins problématique qu'avec les princes.

Ce terme de service n'est cependant pas discriminant pris isolément : c'est le même salut qui est envoyé aux princes. Il faut donc le comparer aux autres formules de salutations utilisées par la ville et l'associer aux autres formules contenues dans les lettres. On s'aperçoit tout d'abord que le terme est réservé aux correspondants extérieurs à la ville, ou participant de la commune erfurtoise : les lettres envoyées à Sömmerda, petite ville incluse dans le territoire d'Erfurt³¹, ou aux agents du conseil, qu'il s'agisse d'officiers en poste dans le territoire ou de représentants, offrent un simple « *gruss* » (salut) qui marque donc la position subalterne du destinataire, auprès de qui le conseil d'Erfurt ne se met pas en frais de modestie. On n'est pas ici dans le registre de l'amitié mais dans celui de la fidélité : Erfurt écrit à ses « *getruwen* » (fidèles), ce qui annule ainsi la nature urbaine de Sömmerda qui, par sa position subordonnée au sein du territoire d'Erfurt, ne peut prétendre partager l'amitié des villes³². De même, dans une lettre de 1509 à des bourgeois de la ville envoyés à l'extérieur, la ville distingue ses « amis » et ses « fidèles ». Les délégués du gouvernement urbain reçoivent ainsi un « service amical » alors que les envoyés gagés reçoivent seulement un « salut »³³. En 1510, des prisonniers sont eux salués d'un service amical qui marque le souci de la ville de ses bourgeois attaqués³⁴ : ils participent de l'amitié intra-urbaine car ils sont membres de la commune et non des officiers (donc des subordonnés) du conseil.

La correspondance vers l'intérieur s'adresse au contraire largement à des subalternes, non à des égaux. Ainsi, Erfurt n'assure-t-elle pas Sömmerda de son service, et ne demande pas mais

²⁹ « *fleissig* », « *mit ganzem fleiss* ».

³⁰ « *wilig* », « *gutwillig* ».

³¹ Aujourd'hui en Thuringe, à une vingtaine de kilomètres au nord d'Erfurt.

³² Une lettre de 1486 à Sömmerda commence même sans salutation par la simple adresse « *lieben getruwen* », avant le motif de la lettre (1-1/XXI/1b-1b, t. 2, f. 211).

³³ 1-1/XXI/1b-1b, t. 4, f. iiiiv, « *unser gruss unnd fruntliche dinste zuvor Ersamen lieben frunde unnd getruwen* » (notre salut et [notre] amical service à notre chers et honorables amis et fidèles). La lettre est rubriquée « *die geschicken dess Rats und die v[er]ordent[en] der gemeyn itzd uffen wege ge[ge]n Mentz* » (les envoyés du conseil et les délégués de la commune actuellement sur la route de Mayence). La délégation est probablement composée de conseillers (les « amis »), de représentants élus par les métiers et quartiers (les « délégués de la commune »), qui ont moins de poids que les conseillers issus des familles patriciennes, et d'officiers gagés (les « fidèles »), subalternes du conseil.

³⁴ 1-1/XXI/1b-1b, t. 4, f. cxxxviii.

manifeste un désir fort (« *unser begere* ») – forme atténuée de l'ordre³⁵. Cette hiérarchie est en outre confirmée dans les lettres envoyées à Erfurt par ces correspondants : Sömmerda marque sa déférence et sa soumission par « *unser undertenunge willigen und pflichtigen dinst uwern gnaden alzcyt bereit erbarn und wiesen gnedigen lieben hern* » (notre obligé service, de bonne volonté et assujetti, envers vos grâces, chers et gracieux seigneurs, toujours prompts, bienveillants et sages)³⁶. La salutation est donc un élément constituant une hiérarchie et une obligation, et les formules épistolaires distinguent autant les villes amis des éléments du territoire, que les amis du conseil de ses fidèles.

Dans le groupe des correspondants recevant un service, on peut en outre noter des différences sensibles si l'on observe l'ensemble de la formule de salutation. Le service offert aux princes est certes zélé (« *fleissig* ») mais la bonne volonté (« *gutwillig* ») est réservée aux villes : les variations autour des protestations de service permettent donc de nuancer la similitude initiale. De même, la posture de la ville dans ses lettres aux nobles est beaucoup plus humble et déférente, multipliant les qualificatifs prestigieux envers le destinataire (« *edelste* » (très noble), « *hochwurdige* » (très digne), « *hochgeborne* » (de très haute naissance), « *gnedigste* » (très gracieux), etc.³⁷). Le terme de service relève donc d'un art de la correspondance dans lequel l'expéditeur fait preuve de bonne volonté et d'humilité, en bonne politesse et politique, mais il ne fonctionne pas indépendamment du reste de la lettre qui le nuance. Son usage auprès des princes dessine une relation dans laquelle les partenaires ne sont pas égaux, en puissance et en nature ; en revanche entre les villes il manifeste une relation d'égalité, marquée par l'absence de superlatifs dans les épithètes accordées aux amis. Erfurt peut ainsi, au travers des missives aux villes, construire un groupe solidaire et fondé sur des rapports d'amitiés, et non de hiérarchie.

Les vertus des amis

L'amitié, critère premier de distinction de ce groupe, peut ainsi être comprise comme l'essence des villes, puisqu'elle n'est pas acquise par les actes mais d'emblée reconnue et accordée. Elle constitue un jugement, positif, sur la valeur de ceux qui y participent, et présuppose un certain nombre de qualités intrinsèques aux amis, qui sont précisées par l'ajout de qualificatifs différents de ceux attribués aux princes. L'essence « amicale » des villes leur confère un certain « statut moral » qui forme la base de la responsabilité des correspondants

³⁵ *Begehren* est un degré entre *bitten* (prier) et *verlangen* (réclamer) ou *fordern* (exiger).

³⁶ Lettre de 1483, 1-1/Ia-11, t. 3.

³⁷ Les qualités sont variables et suivent la hiérarchie nobiliaire.

les uns envers les autres. Parce qu'elles participent de cette amitié, les villes – et donc Erfurt – peuvent faire des demandes et en recevoir en fonction de présupposés liés à cette identité. L'amitié implique donc l'existence d'une obligation morale des villes les unes envers les autres³⁸. En cela elle développe aussi une responsabilité sociale et politique dans le réseau urbain et dans l'Empire. Ce lien social construit par l'essentialisation de l'amitié est visible dans le nombre limité d'adjectifs qui modulent les salutations. Ces épithètes reposent sur un ensemble de vertus nécessaires au bon gouvernement de la ville, et dessinent l'idéal de conseil urbain – la salutation la plus déférente est donc celle qui accorde l'ensemble des vertus du bon conseil. Ces vertus sont, dans la correspondance d'Erfurt, au nombre de trois : les conseillers sont « *fursichtigen* » (prudents, vertu cardinale), « *ersamen* » (honorables), « *weisen* » (sages). Rien ici de très original, mais la reprise des catégories habituelles de la ville bien gouvernée au Moyen Âge. Pondération et mesure, sagacité, sont les vertus du bon conseiller que l'on retrouve par exemple dans le traité du bon gouvernement de Johannes von Soest, vers 1495 – lequel définit la ville comme « une communauté solide et durable en amour et en amitié »³⁹. Le choix de ces adjectifs contribue aussi, comme le champ de l'amitié, à former et consolider un groupe qui se reconnaît à ses principes. La correspondance assure la circulation de ces idéaux entre les villes et leur répétition. On peut d'ailleurs noter que les abréviations des formules d'adresse sont rares dans les lettres aux villes contrairement aux lettres aux princes : il importe donc d'inscrire, y compris dans les brouillons, les vertus de la cité. Les brouillons servent d'archives et il est possible de s'y référer (c'est certainement le cas puisque les lettres mentionnent les échanges précédents) : l'écriture en toutes lettres des salutations permet l'imprégnation des membres du conseil et de la chancellerie des idéaux urbains et leur pérennisation et transmission. En outre, ces vertus s'imposent également aux bourgeois extérieurs au conseil qui sont amenés à lire, ou plutôt entendre lire, les lettres. En effet, la lecture de la lettre est un acte collectif et oral, et on a dans les missives de nombreux exemples de la lecture devant le conseil d'une missive, ce qui assure donc la répétition formelle et ritualisée des formules et des qualités qu'elles professent⁴⁰.

³⁸ J. KATZ, « Essences as Moral Identities : Verifiability and Responsibility in Imputations of Deviance and Charisma », *American Journal of Sociology*, 80-6, 1974-1975, p. 1369-1390, ici p. 1375. Voir aussi G. CONSTABLE, « The Abstraction of Personal Qualities », *art. cit.*, p. 121.

³⁹ H.-D. HEIMANN, *Wy men wol eyn statt regyrn sol. Didaktische Literatur und berufliche Schreiben des Johann von Soest*, Soest, 1986, p. 21-39.

⁴⁰ Les marques de l'oralité sont nombreuses dans la correspondance : outre les verbes qui indiquent la parole (dire, entendre, lire à haute voix), les situations décrites montrent l'importance de l'échange. On peut citer en exemple une lettre à Eisenach de 1479 qui indique les multiples étapes avant l'écriture de la lettre : un bourgeois d'Erfurt reçoit une lettre du conseil d'Eisenach suite à la plainte contre lui d'un bourgeois d'Eisenach. Il apporte la lettre au conseil d'Erfurt, qui la fait lire devant lui, puis convoque le bourgeois d'Eisenach, lui donne lecture

Ce groupe est donc spécifiquement celui des villes en tant qu'elles ont une existence juridique et un gouvernement autonome : l'amitié et les vertus associées sont réservées aux conseils de ville. En revanche, à un officier urbain, on donne du « *lieber er* » (cher seigneur) parfois avec sa fonction, et la distance est donc plus grande ; la ville ne lui présente pas son service mais son « *gruss* » (salut)⁴¹. Les qualités parfois ajoutées ne sont plus dans le registre du bon gouvernement mais de la force, notamment dans la correspondance aux capitaines (« *vester er* », fort seigneur). La force a beau être une autre vertu cardinale, on quitte cependant le rapport harmonieux et pacifique des amis pour un rapport de force fondé sur l'usage des armes. La correspondance avec les officiers seigneuriaux confirme le caractère exclusivement urbain de l'amitié : alors qu'elle est partagée entre les villes par l'envoi de mots « amicaux » à des « amis », ce qui suppose une réciprocité du lien, elle est dans les missives aux officiers tout entière du côté d'Erfurt qui ne s'adresse pas à ses « amis » mais donne à chacun son titre. L'amitié a donc bien une dimension essentielle pour les villes qui seules la pratiquent et la partagent, et se reconnaissent à cette qualité, qui présuppose certaines caractéristiques. Celles-ci sont du domaine politique et répondent à des réalités concrètes, quand l'essence reste largement du domaine abstrait – mais toujours mobilisable. Là cependant où cette essence est permanente et partagée, les qualités peuvent varier, selon des modalités à définir.

2 – Une recomposition de l'espace

Un groupe nuancé

Le groupe des amis est clairement distinct des autres, mais il n'est pas uniforme pour autant. On peut distinguer des nuances dans l'amitié : les « amis » ne sont, pour commencer, jamais de simples amis. Au minimum, les amis à qui l'on écrit sont chers. Les seuls qui sont de simples « *lieben frunde* » (chers amis), sont les conseillers de Mühlhausen et Nordhausen⁴². Les autres peuvent aussi être bons (« *guten freunde* »), et parfois sont les deux ; ils sont parfois « *besundern lieben freunden* » (très chers) ; d'autres encore sont de « *(besundern) guten und lieben freunde* » ((très) bons et chers amis). On lit des corrections dans des lettres de 1484 envoyées à Gotha et Leipzig : pour la première, on a ajouté « bon » à « chers amis » ; pour la deuxième c'est le contraire⁴³. Il importe donc de reconnaître le degré exact de l'amitié

de la lettre, écoute les deux parties, avant de leur proposer ses recommandations, et d'en informer Eisenach (1-1/XXI/1b-1b, f. 354).

⁴¹ Ce salut est la plupart du temps « amical », bien qu'il puisse être parfois « de bonne volonté » ou sans qualificatif (la répartition des qualificatifs reste à étudier).

⁴² Mühlhausen et Nordhausen se trouvent à une cinquantaine de kilomètres au nord d'Erfurt. Ce sont deux petites villes libres au Moyen Âge.

⁴³ 1-1/XXI/1b-1b, t. 2, f. 147 et 151^v.

envers le correspondant, pour éviter les impairs mais aussi pour refléter la position relative d'Erfurt dans le réseau.

La hiérarchie des villes est ensuite complétée par l'ajout de qualités urbaines en plus ou moins grand nombre, pour lesquelles le secrétaire de ville puise dans un répertoire limité : c'est la combinaison des adjectifs qui fait sens. Il accorde toujours au moins une épithète aux destinataires, et le plus souvent deux. La salutation la plus modeste est « *unser guten wurdigen frunde* » (nos bons et honorables amis). La moindre des vertus est donc l'honorabilité du bourgeois conseiller. Vient ensuite la sagesse, avec la formule « *unser guten weisen wurdigen frunde* » (nos bons, sages et honorables amis). La prudence n'est accordée qu'aux villes les plus importantes des registres : Magdebourg, Nuremberg, Francfort, Goslar, Nordlingen, et Ulm⁴⁴, dont les conseillers sont « *unser fursichtig, ersamen unde weisen besundern lieben und guten freunden* » (nos très chers et bons amis, prudents, honorables et sages). Les formules dessinent ainsi les sept cercles de la correspondance erfurtoise, par l'ajout de qualités et le passage de niveaux d'amitié. Les plus puissants destinataires cumulent la proximité amicale la plus grande et la totalité des vertus du gouvernement civique.

Il serait faux de voir dans la multiplication et l'abondance des qualificatifs le simple reflet des intérêts de la ville demandant un service, une intervention, ou défendant l'un de ses bourgeois. En effet, on n'observe pas de grandes variations dans les lettres à un même destinataire ; et les adresses à Nuremberg, par exemple, sont les mêmes quelle que soit la demande. De même, Mühlhausen et Nordhausen ne sont toujours que de « chers amis », quel que soit le contenu de la lettre. La hiérarchie qui se dégage de ces adresses correspond en revanche en partie à une certaine hiérarchie urbaine : les villes les moins importantes, politiquement et économiquement, le cèdent aux villes les plus puissantes. Des villes comme Weimar, Buttstedt ou Tennstedt, petites villes du territoire saxon, reçoivent les salutations les moins développées. Cela est confirmé par les saluts : seules les plus importantes des villes libres (Nuremberg, Francfort, Ulm) reçoivent un service « amical et de bonne volonté⁴⁵ », les autres se contentent d'un « service amical⁴⁶ ».

Le système connaît aussi des moments de plus grande souplesse. En effet, les formules finales par lesquelles la ville s'engage à la réciprocité et à la bienveillance amicale sont beaucoup plus variées. Elles semblent un lieu de plus grande liberté, où le secrétaire de ville peut faire preuve de son éloquence et de sa maîtrise de la langue, de l'élégance de son expression, et de

⁴⁴ Magdebourg est une ville épiscopale, les autres sont des villes libres.

⁴⁵ Ainsi en 1501 « *libe frundlichen dinst* », à Francfort, ou « *wollen wir uns zu e[uer] l[iebe] versehenn, unnd fruntlich und willig zuverdienen sein* », à Nuremberg, 1-1/XXI/1b-1b, t. 3, f. 42 et 58.

⁴⁶ « *euch freuntlich dinst zuzceigen* », à Zwickau, 1501, *ibid.*, f. 29.

sa capacité à varier le vocabulaire. Peut-être aussi qu'une fois l'attention du lecteur/auditeur captée par la formule de salutation, et la demande exprimée selon les règles, la fin de la lettre peut constituer un moment où le discours se libère quelque peu au sein des codes de bonne correspondance.

La construction d'une proximité

Ces distinctions dessinent une hiérarchie urbaine qui paraît d'abord contradictoire avec la situation relative de ces villes au xv^e siècle. Certes Nuremberg ou Francfort sont des villes bien plus importantes que Mühlhausen et Nordhausen, seulement « chers amis », mais ces dernières, villes libres, sont plus importantes que Gotha, ville territoriale, qui n'est pas non plus comparable à Leipzig⁴⁷, et qui pourtant reçoit la même salutation. Les distinctions ne sont pas liées aux motifs dans l'écriture puisqu'on observe une continuité dans les adresses à une même ville, et que l'on peut observer des variations entre deux villes, alors que les lettres portent sur le même type de demande : l'usage de formules différenciées n'est pas contingent. La distinction entre les correspondants est également plus complexe qu'un système hiérarchique vertical dans lequel la simplicité des formules serait une marque de supériorité d'Erfurt, et leur complication une marque d'infériorité. La comparaison avec les lettres reçues montre en effet une réciprocité des adresses : ce n'est donc pas une relation de pouvoir entre deux partenaires, contrairement à la relation entre la ville et les princes⁴⁸. Les salutations envoyées à la ville sont généralement les mêmes que celles que la ville envoie : la multiplication par Erfurt de qualités n'est pas l'indice d'une position subalterne et Nuremberg envoie elle aussi son « *willig fruntliche dienst foren ewre fursichtigkeit mit fleis woran beraitt fursichtigen ersamen und weisen besundern lieben und guten freunde* » (service amical et de bonne volonté à votre prudence, plein de zèle envers [vous] très chers et bons amis, prudents, honorables et sages)⁴⁹. De même Gotha envoie-t-elle son « *fruntlichen dinst zuvor ersamen und wiesen besundern guten frunde* » (service amical à [vous] très bons amis, honorables et sages)⁵⁰. Il s'agit donc de l'organisation des villes en cercles de correspondants qui se reconnaissent mutuellement les mêmes qualités, et la même valeur.

⁴⁷ Située également dans les territoires du duc de Saxe, elle accueille depuis la fin du xv^e siècle des foires qui se sont largement développées.

⁴⁸ Si les formules d'adresse dans les lettres envoyées par les princes accordent un certain nombre de qualités à la ville, elles ne sont pas au superlatif (comme les qualités accordées au prince par la ville) et elles désignent les conseillers comme les « *getruwen* » (les fidèles), les plaçant ainsi, par la reprise du vocabulaire de l'hommage vassalique, dans une relation de dépendance.

⁴⁹ 1-1/Ia-11, t. 2, lettre de 1494. C'est ici la prudence et non l'amitié qui est essentialisée.

⁵⁰ 1-1/Ia-11, t. 1, lettre de 1447.

On remarque dans cette organisation le dépassement de la simple opposition villes libres/villes territoriales, et l'importance que peuvent prendre certaines villes territoriales, même si elles ne sont jamais autant saluées qu'une ville comme Nuremberg. Erfurt, ville territoriale, entretient ainsi des relations suivies tant avec des villes territoriales qu'avec des villes libres auprès desquelles elle se présente en partenaires égal. Au côté des grandes villes libres mieux connues, les petites villes territoriales constituent des partenaires actifs et forment un réseau efficace. Cette catégorie de la ville territoriale ne semble en réalité pas très pertinente ici : ce n'est pas le critère discriminant aux yeux des médiévaux. Si le cercle le mieux doté en qualité ne rassemble que des villes libres, on trouve des villes libres et des villes territoriales dans les deux cercles suivants (comme Magdebourg saluée comme Ulm, Brunswick ou Zwickau saluées comme Kamenz⁵¹). L'organisation des cercles de correspondants reflète seulement en partie les différences de pouvoir de chaque ville, au niveau politique ou économique. La correspondance d'Erfurt montre moins, au travers de l'analyse des formules, une organisation très hiérarchisée qu'un ensemble de cercles plus ou moins proches.

Ce rapprochement amical est de façon générale inversement proportionnel à la distance physique entre les villes : ainsi Gotha et Weimar, qui ne sont qu'à une vingtaine de kilomètres d'Erfurt, sont-elles moins « amies » d'Erfurt que Nuremberg ou Francfort, beaucoup plus éloignées. Les formules d'adresses n'organisent pas seulement la correspondance mais aussi l'espace⁵² de la ville d'Erfurt, en agissant sur la distance⁵³. La rhétorique épistolaire permet en effet la mise en place d'un espace topologique⁵⁴ au sein duquel les obstacles physiques sont dépassés, du moins atténués. Ceux-ci sont d'abord gérés de façon très concrète, comme on le voit dans les livres de comptes avec la distinction entre ambassades à cheval ou à pieds et les gratifications accordées aux différents messagers en fonction de la distance parcourue, selon une métrique topographique. Mais ils le sont aussi de façon beaucoup plus abstraite et discursive, par le transport sinon amoureux du moins amical, l'effusion, et l'élection de partenaires affins (ce regroupement choisi qui préside aussi à conjuration originelle et à la

⁵¹ Zwickau est dans les territoires saxons ; Kamenz est une ville libre de Lusace.

⁵² Au sens que lui donne M. Lussault de résultat des interactions spatiales des acteurs ; M. LUSSAULT, *L'homme spatial*, Paris, 2007.

⁵³ J. LEVY, article « Distance », in *Id.* et M. LUSSAULT (éd.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, 2003, p. 267-270.

⁵⁴ Empruntées aux mathématiques, la notion de topologie permet aux géographes de penser l'espace selon la discontinuité et la discontiguïté. Elle s'oppose à la topographie qui désigne la mesure de l'espace euclidien de référence, et se rapproche de l'espace lisse de G. Deleuze et F. Guattari (G. DELEUZE, F. GUATTARI, *Mille plateaux*, Paris, 1980).

construction de la commune), réduisant ainsi la distance selon une métrique topologique⁵⁵. Le discours épistolaire n'est pas qu'affaire de codes rhétoriques creux : c'est un discours approprié, vecteur de perceptions et d'affects, créateur d'un espace d'événements et de représentations plus que de lieux physiques. La formule épistolaire est ainsi un vecteur de déterritorialisation (la ville s'extraie des contraintes du contexte régional immédiat), au bénéfice politique du conseil d'Erfurt qui s'affirme comme acteur autonome ; elle est donc également un vecteur de reterritorialisation, en ce qu'elle fonde un espace politique erfurtois. C'est bien Erfurt qui constitue le point de référence pour la mesure de la distance.

Le rythme de la correspondance et la fréquence des lettres échangées sont aussi à prendre en compte. Ils dictent la précision et le degré de courtoisie dans la salutation : plus la fréquence des lettres est faible, plus c'est exhaustif. Ce rapprochement est flagrant dans la correspondance avec Mühlhausen et Nordhausen. Ces deux villes, les seules villes libres du bassin thuringien, sont situées à une cinquantaine de kilomètres au nord d'Erfurt et sont les destinataires privilégiées de la ville en quantité de lettres envoyées. Or ce sont les villes les plus simplement saluées, simplement comme de « chers amis ». Il n'est pas besoin de combler une distance envers Mühlhausen et Nordhausen, à qui Erfurt écrit parfois conjointement, à qui Erfurt demande assistance et conseil lors de la révolte de 1509-1510, et avec qui Erfurt participe d'une coopération régionale mise en place lors d'assemblées dont la tenue est fixée par lettre (et qui découle de l'ancienne ligue des trois villes de Thuringe qui prend fin en 1483⁵⁶). La simplicité de la formulation révèle la proximité des villes et l'efficacité d'une politique commune.

L'écriture aux villes, une correspondance mineure

Il faut cependant nuancer ces observations : en effet, la correspondance avec les villes reste tout à fait secondaire dans l'ensemble des lettres conservées pour le xv^e siècle. Même dans les *Libri communium*, la plupart des lettres (45 à 55%) envoyées par la ville le sont aux représentants des princes dans des villes territoriales du bassin thuringien, essentiellement dans les territoires du duc de Saxe et des comtes de Gleichen ou de Schwartzbourg, et elles ne sont pas envoyées en même temps aux conseils de villes. Une autre part importante de la correspondance concerne le gouvernement interne de la ville : entre 20 et 30% des lettres sont adressées aux officiers du conseil dans le territoire de la ville. Les « lettres aux communes » s'avèrent donc en réalité peu nombreuses. Ainsi, en 1485, on compte, sur les 109 lettres

⁵⁵ J. LEVY, « Distance », *art. cit.*

⁵⁶ W. MÄGDEFRAU, *Der thüringer Städtebund im Mittelalter*, Weimar, 1977.

conservées, cinq lettres à des villes libres (à quatre destinataires, Mühlhausen recevant deux lettres), et quinze à des villes territoriales (seule Kölleda⁵⁷ reçoit deux lettres). Les chiffres sont comparables pour la fin de la période, avec en 1509, sur les 106 lettres contenues dans les *Libri communium*, seulement neuf lettres à des villes libres (à cinq destinataires), et onze à des villes territoriales (qui n'en reçoivent qu'une sauf Saalfeld). La part des villes dans les *Libri communium* oscille entre 16 et 23 % sur l'ensemble de la période conservée. Elle est encore plus faible si l'on considère la totalité de la correspondance (entre 30 et 50% plus faible suivant les années). Les liens directs de ville à ville restent très minoritaires et l'écriture à une autre ville est donc peu présente quantitativement dans la correspondance erfortoise. Chaque partenaire est peu sollicité : même Mühlhausen et Nordhausen le sont beaucoup plus que les officiers urbains du duc de Saxe.

La correspondance erfortoise s'adapte donc au semis urbain et à la situation politique du bassin thuringien, largement soumis aux princes, en particulier les Wettin qui réunissent au cours du xv^e siècle le landgraviat de Thuringe, le duché de Saxe (qui leur vaut également d'être princes électeurs), et le margraviat de Misnie⁵⁸. Les villes libres sont très peu nombreuses dans cette région : seules Mühlhausen et Nordhausen le sont. L'affirmation par les formules de la place d'Erfurt dans le groupe des villes allemandes est à nuancer par les pratiques de correspondance, qui montrent les limites de ces relations et la prépondérance de la correspondance avec les seigneurs par le biais de leurs officiers en ville. Certes, les lettres aux conseils de villes forment bien une correspondance. Mais les envois restent ponctuels et surtout liés à la résolution de problèmes concrets et précisément situés, dans le temps et l'espace. L'essentiel de la coopération d'Erfurt se fait à l'échelle régionale ; on peut souligner qu'elle s'associe autant avec d'autres villes territoriales et leurs officiers, qu'avec les villes impériales de Mühlhausen et Nordhausen.

Les formules sont donc des éléments à prendre en compte dans l'étude de la communication des villes. Elles constituent un langage parallèle aux contenus des lettres et renseignent sur les représentations à l'œuvre en ville et entre villes. Ces représentations insistent sur le bon gouvernement et la paix promus par les villes : la communication urbaine, quel que soit son motif immédiat, a toujours un enjeu politique. Les adresses permettent de développer un

⁵⁷ A une vingtaine de kilomètres d'Erfurt, dans les territoires saxons.

⁵⁸ H. PATZE et W. SCHLESINGER (éd.), *Geschichte Thüringens*, t. 2-1, *Hohes und spätes Mittelalter*, Cologne, 1974 ; K. CZOK (éd.), *Geschichte Sachsens*, Weimar, 1989.

ensemble de sens et de prédicats associés au mot « ville » et de constituer, hors d'un discours cherchant spécifiquement à expliquer la ville, une expression de la ville, dont participent les villes territoriales comme les villes libres. L'écrit épistolier est autant référentiel que communicationnel : le langage produit une réalité sociale et politique, et constitue l'un des lieux premiers de la ville, au même titre que les murailles qui la manifestent dans l'espace physique. Les qualités du monde urbain le séparent clairement des autres destinataires.

Mais la catégorie « ville » ainsi produite n'est pas uniforme et les qualités associées à chacun des lieux qui en font partie diffèrent : la formule exprime aussi une tension entre identification du groupe et distinction des membres. Chaque ville est ainsi située dans l'ensemble à partir du regard d'Erfurt, qui est donc également située en retour. Les formules ont une force créatrice et organisatrice qui structure le groupe des villes, mais ne sont pas indépendantes d'un point de référence : la ville qui écrit et qui organise un espace politique en cercles gradués par les relations épistolaires, leur rythme, leurs formulations. Elles permettent aussi de dépasser les obstacles physiques et la distance pour rapprocher des villes dans un mouvement centripète qui émane de la ville qui écrit, ici Erfurt, qui se présente au centre d'un ensemble de cercles de correspondants qui sont rapprochés par l'usage de formules choisies. Celles-ci sont à la rencontre de l'essence idéale et permanente d'Erfurt comme ville, de ses intérêts contingents et variables, et des contraintes de l'espace euclidien. En réagénant des réalités spatiales et en abolissant les distances, tant politiques que physiques, les formules organisent ainsi un espace proprement erfortois.